

Pour ceux qui seraient tentés de considérer encore, en 1935, que la guerre est une opération « fraîche et joyeuse », nous reproduisons ci-après cette belle page extraite de « A l'Ombre de Remarque » (1). ... « Tout à coup, nous perçûmes le sifflement d'un obus, qui s'approcha de nous, menaçant. En un quart de seconde, chacun avait nettement compris qu'un malheur allait se produire. « Séparez-vous » nous crie-t-on.

Je me jette dans mon petit entonnoir, resserrant bras et jambes par dessus le corps du lieutenant S... et j'enfonçe autant que possible la tête dans l'argile. Immédiatement après, l'obus éclate dans un fracas infernal, assourdissant, formidable, au point que chacun a l'impression d'être touché. Moi-même j'éprouve cette sensation atroce, mais je m'aperçois tout aussitôt que je vis toujours. Je me lève dans l'espoir que, cette fois encore, nous l'avons tous échappé.

Ce que je vis alors de ma petite niche, de ce balcon du haut duquel j'inspecte l'entonnoir, démesurément agrandi, me fendit le cœur, m'enlevant toute possibilité de mouvement. J'eus l'impression de vivre un affreux cauchemar. La mort, chevauchant cet obus, venait de s'abattre en pleine vie.

Il y a tout au plus une seconde que l'explosion s'est produite et la vision de ce qui se passe autour de moi se grave dans mon esprit comme une image apparue dans un éclair de magnésium. Comme un cratère, notre entonnoir est rempli d'un épais nuage de fumée laiteuse. De toutes parts, des ombres en gravissent les parois et je les vois, repliées sur elles-mêmes, fantomatiques, se porter dans toutes les directions. Du fond, une lueur rosâtre se lève dans un crépitement continu. Ce sont les cartouches de notre mitrailleuse qui explosent au milieu des fusées lumineuses.

Mais qu'est-ce donc qui remue, tourne et se retourne au milieu de cet infernal feu d'artifice et cherchant en vain, comme retenu au sol par une force mystérieuse, à s'en échapper ? Ce sont les grands blessés !

Et maintenant seulement, après cette éternité de deux secondes, ils paraissent comprendre ce qui s'est passé.

Un cri, un cri formidable, un cri rauque lancé par plusieurs poitrines, désespérément angoissant, déchire l'espace. Pas de mots, rien que des sons confus, mais des sons qui, comme le cri des fauves, vous poignent l'âme, et qui pénètrent jusqu'au tréfond de votre être. C'en est trop ! C'en est trop ! Je me redresse et m'enfuis dans l'obscurité. Je trébuche sur des cadavres, des tombes courant toujours plus

fort, comme si j'avais le diable à mes trousses...

(1) Eugène Péterson, A L'OMBRE DE REMARQUE, Editions de l'Épéintine.

L'OBUS

